

numéro 7

février 1996

[a r k h a i]
Αρχαί

Akos DOBAY

*Le rêve
interdit*

JE venais de tenter l'*Interdit* !

Non pas *un* interdit parmi tant d'autres, mais l'*Interdit* dans tout ce qu'il a de plus imposant et d'insondable. Même plusieurs heures après la fin de ces événements, je reste essoufflé par cette singulière mésaventure. Une histoire mue par une bien étrange volonté de puissance dont j'ignore toujours la cause, mais qui ne manquera pas de fertiliser l'imagination d'un esprit freudien.

Tout a débuté par un rêve banal. Je descendais le long d'un chemin désert en compagnie de deux amis de mon père, Amien et Denic, et une fille avec laquelle j'avais, apparemment, des rapports très intimes. Je dis « apparemment », car jusqu'à cet instant, je n'avais jamais rencontré cette personne. Denic n'arrêtait pas de discréditer mon intégrité en matière de fidélité faisant remarquer à haute voix que chaque fois qu'il me voyait, c'était avec une autre fille. En tous cas, elle ne semblait guère être affectée par ces propos, car elle continuait à m'enlacer de ses bras. Mais les femmes ont des raisons que la Raison ignore et, sur ces entrefaites, elle quitta mon rêve. Quant à nous, tout en continuant à marcher, nous aperçûmes, parquées le long d'une route, des caravanes de tailles gigantesques que nulle voiture n'eût pu remorquer. Je me souviens de cette image comme si je la touchais de mes propres mains, pourtant ce qui appartient au passé y appartient indifféremment ; rêve ou réalité, il n'y a plus lieu de faire la différence. De là, nous débouchâmes sur une autoroute tout aussi déserte que le sentier emprunté au début de notre promenade. Mais le plus étonnant reste encore cette vision froide et silencieuse, presque inhumaine, du paysage. Peu à peu, je comprenais où nous nous trouvions ; dans une cité morte, saignée par je ne sais quel cataclysme. Une carcasse aux couleurs incendiées, fatiguée par la rouille. Certes, il m'aura fallu du temps pour entrer dans cette dimension cachée de mon regard, mais qu'importe le temps, ici, lorsqu'il s'agit d'éternité.

Subitement, le site alentour se métamorphosa. Des immenses *tanks-bateaux* — qu'auparavant j'avais confondu avec des camions-citernes d'une forme peu commune — apparurent dans la direction où pointait le doigt d'Amien, semblables à une coque de bateau surmontées d'une hélice à l'une de ses extrémités. En arrière-fond se profilait, derrière une rangée de tilleuls, une usine d'architecture gaudiesque voire même à géométrie variable. De loin, tout imitait les formes traditionnelles de nos centrales nucléaires. Mais bientôt cette image s'affaiblit me permettant ainsi de réintégrer ma chambre à coucher après une nuit de sommeil.

J'étais sur le point de me réveiller, lorsqu'une sombre silhouette dégingandée se tint, droite, au milieu de la pièce. D'où provenait cette silhouette ? Et que faisait-elle là ? Étais-je encore en train de rêver ? La chambre semblait tellement réelle que penser le contraire eût été absurde, car autant de détails si clairs et distincts ne m'étaient jamais apparus dans aucun rêve. Mais parfois accepter l'absurde se présente comme la seule alternative possible là où tous les choix mènent au paradoxe. Quant à moi, je me refuse à croire que l'on puisse confondre le rêve avec la réalité.

Je connaissais bien ce phénomène de rêve quasi-conscient peu avant le réveil. Oui, j'étais conscient que cette silhouette appartenait encore à mon rêve tandis que la pièce constituait déjà une intrusion de la réalité. Je rêvais les yeux ouverts. Non, probablement je rêvais toujours, mais de façon consciente. De fait, il devenait difficile de faire la part des choses tellement la situation détonnait par son ambiguïté. Or cette ambiguïté, presque providentielle, provoqua chez moi un accès de folie perverse. Je voulais tenter l'*Interdit* : contraindre un élément de mon rêve à rejoindre la réalité. Je voulais me réveiller tout en conservant la présence de cette silhouette.

Contre toute attente — je n'avais pas vraiment le temps pour élaborer une stratégie —, elle se mit à s'approcher de mon lit. Je ne sais pas pourquoi, mais une peur irrépessible s'empara de moi. Tout

en essayant de maîtriser cette crainte, je répétais à force de courage, inlassablement et sur le ton posé de la conviction, le même mot : *reste, reste, reste, RESTE*. Tandis que je professais ce mot à répétition, la silhouette, elle, pour une raison inconnue, avançait imperceptiblement. Elle était maintenant juste à côté de mon lit, immobile. Soudain, dans un geste furtif, elle posa la main sur ma cuisse à travers le duvet, puis s'estompa. Durant cette seconde, mon cœur fut méchamment secoué. Malgré ce terrible sentiment d'insécurité, je décidais de continuer cette entreprise vertigineuse. L'idée m'était venue qu'en saisissant une partie de son corps de manière ferme et résolue, nous passerions du rêve à la réalité « main dans la main ».

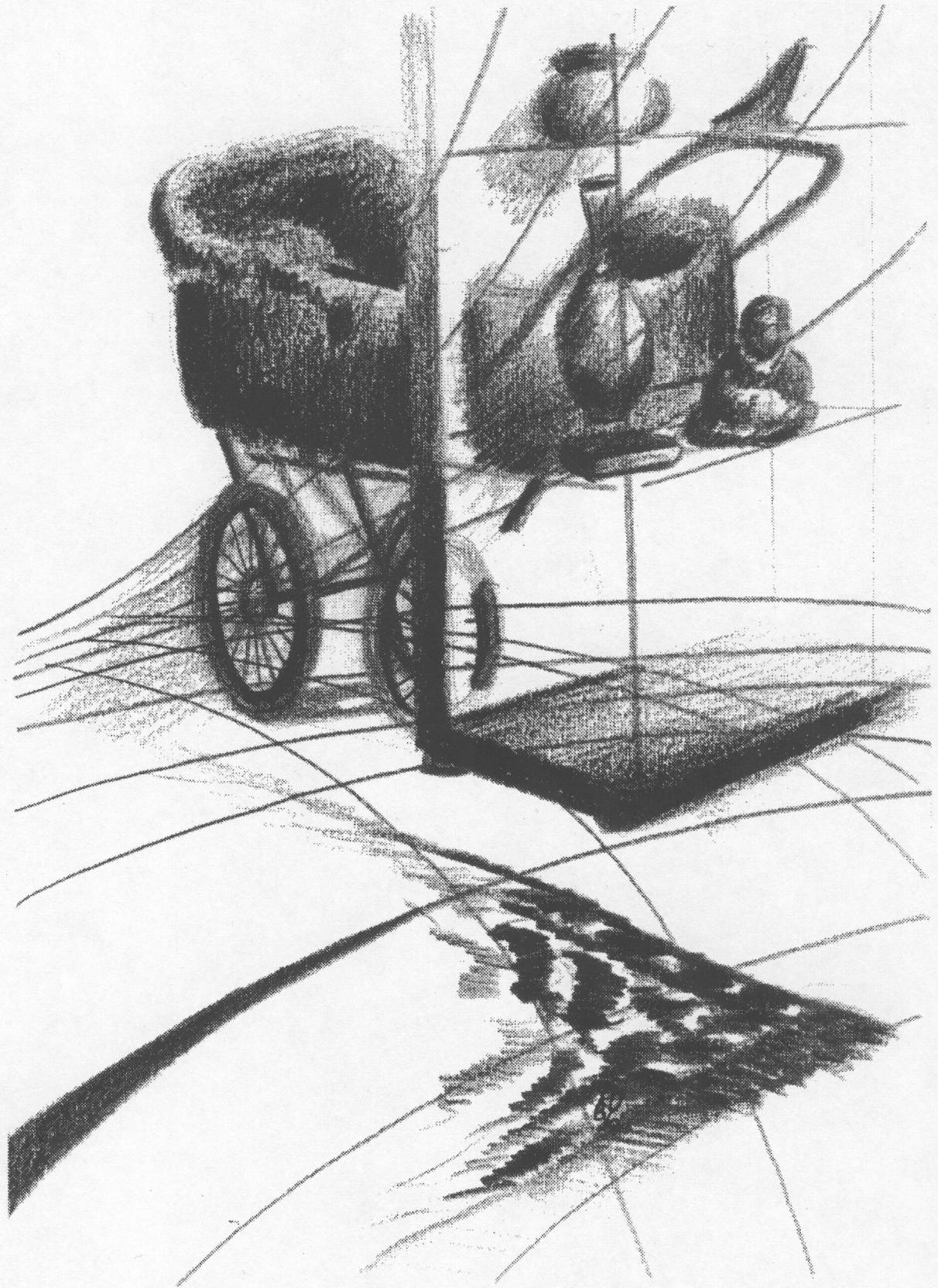
Je m'efforçais donc de me réveiller pendant que mon regard ciblait la silhouette. Les yeux fixes, sans battement de paupières pour écarter tout moment d'inattention. Bientôt, l'obscurité ambiante se dissipa, laissant ainsi apparaître dans la pénombre l'identité de chaque objet. La silhouette, elle, demeurant toujours aussi sombre, néanmoins *présente*, présente dans une chambre ressemblant en tous points à la mienne. Mais je ne pouvais pas m'en tenir à l'évidence, je voulais une certitude que la tournure des événements paraissait me refuser. J'étais devenu le dé à jouer de mon propre jeu, comme si la sentence de l'*Interdit* me rappelait à l'ordre, ne sachant plus très bien si je rêvais ou si j'étais éveillé. Pour lever le doute, je devais inventer un *critère de réalité*. Sur le moment je n'avais pas vraiment réfléchi sur sa validité. Il m'était venu à l'esprit de manière plutôt intuitive ; si je décidais de tourner sur le côté sans sentir le frottement des draps sur ma peau, alors je rêvais. Si, au contraire, une invisible sensation de frottement éveillait mes sens — car maintenant mon être tout entier était concentré sur ce seul geste —, alors je ne rêvais plus ou j'étais sur le point de me réveiller. Tout en me fixant sur ce jugement improvisé, je continuais avec une persévérance presque écœurante à *véraciter* cet élément de mon rêve. Cependant, je n'étais pas toujours aussi téméraire, je réussis même à être puéril.

Glissant naïvement la tête sous le duvet, je la ressortais aussitôt pour crier intérieurement : *reste, reste*. Mais qu'elle ne fut pas ma stupeur lorsque, au bout de la troisième ou quatrième fois, une poussette surgit à la place de la silhouette. Là, au pied de mon lit. Une poussette surmontée d'une ombrelle. Aussi étrange que cela puisse paraître, mais jamais une poussette ne m'avait autant effrayé. Pourquoi une poussette à la place de la silhouette ? Pourquoi cet inexplicable changement ? Je la saisis d'une main fébrile. Je sentais, au contact de la peau, le froid du châssis. J'allais prendre conscience de cette sensation familière comme d'une délivrance : j'étais enfin réveillé ! Je distinguais, dans les contrastes du noir, le galbe de mon piano et la stature des bibliothèques ; à côté de mon lit, le relief de mon bureau en chêne massif écrasé sous une pile de bouquins et l'emplacement du tapis suggéré par la géométrie du sol. Tout était là ; *tout*, y compris la poussette !

J'avais enfin réussi !

Il se produisit alors un brusque changement dans mon attitude ; comme si, à bout de force, des pulsions d'origine pathologique parasitaient mon système nerveux. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais agrippant énergiquement la poussette, je la lançai en arrière sur ma bibliothèque. Elle la traversa de part en part et disparut derrière.

Cette dernière expérience me troubla à un tel point que ce délire se transforma en un abyme d'angoisse sans cesse grandissant. L'angoisse de *véritablement* retrouver ces éléments lors de mon éveil. La peur de voir la poussette en me réveillant, de la *voir* derrière ma bibliothèque en me levant. Des frissons me parcouraient le corps, des frissons tellement réels eux-aussi. Étourdi par la crainte de ne jamais quitter cet état d'incertitude entre le rêve et la réalité. Je me remémorai avec nostalgie ce monde où cette distinction était sans équivoque, où une logique oppressante ceignait l'éphémère d'un récit versatile. Qu'étais-je devenu ? Où cette démesure m'avait-elle projeté ? Dans



quel monde me trouvais-je ? Je priais Dieu de bien vouloir me pardonner pour ma témérité, pour lui avoir tenu tête malgré l'*Interdit*, de n'avoir pas respecté la frontière séparant le rêve de la réalité. Certains prennent plaisir à spéculer sur cette frontière. Moi, je souhaite seulement que les démons de mes rêves ne viennent pas obscurcir ma réalité. Je tremblais à l'idée que cela n'entraîne d'autres conséquences. J'étais dans un état d'esprit quasi indescriptible. Un mélange de vertige, de rédemption et de culpabilité ; ce sentiment d'avoir commis un acte interdit uniquement par entêtement.

*

Un jour, alors que j'évoquais ce souvenir dans une discussion perdue entre deux services à table, quelqu'un aborda le thème des rêves prémonitoires. Un vieux monsieur à l'allure plutôt chétive avait pris la parole juste après mon intervention.

— Le rêve le plus extraordinaire dont je me souviens remonte à plus de soixante ans. C'est dire à quel point il m'a marqué. Je m'étais assoupi pour un moment et, durant mon sommeil, l'image de mon frère m'apparut sur le pas de la porte d'entrée. Il portait un pantalon brun en velours côtelé et une chemise olive à manches courtes. Une valise noire dans une main et un sac de sport dans l'autre. Je contemplais cette image comme on regarde une photo, scrutant tous les détails que le temps nous empêche d'observer. Dans la soirée même quelqu'un sonnait à l'entrée.

Le vieux se désaltéra d'une gorgée d'eau comme pour mieux prolonger le suspens. Puis, s'aidant de ses mains cette fois, il reprit là où il s'était arrêté.

— Il s'agissait de mon frère, vêtu exactement de même manière, tenant la valise noire dans une main et le sac de sport dans l'autre. Je n'oublierai jamais le choc de la scène. Je ne sais pas ce que, vous, vous en pensez, mais je trouve que cette coïncidence nous donne à réfléchir

quant à l'existence d'un éventuel destin ou sur le sens de notre vie. En tous cas, on peut difficilement invoquer le hasard.

Cette dernière phrase résonna de façon un peu présomptueuse au sein de l'assemblée et ne suscita guère d'intérêt, si ce n'est que par politesse. Quelques sourires d'acquiescement suffirent à clore la discussion.

À l'époque, je n'avais pas vraiment compris l'appel de ce désarroi. Mais maintenant je sais ; chacun de nos rêves se réserve, en toute discrétion, la possibilité de préluder à notre avenir. Voilà qui rend la ligne du dormeur aussi incertaine que réelle.

Parfois, à l'extinction du crépuscule, je guette les alentours de mon lit à l'affût d'une silhouette *sombre et dégingandée*, dans le seul espoir que durant cette seconde rencontre je puisse lui dire de *partir*.